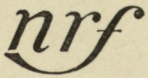
NOËL VINDRY

LA HAUTE NEIGE

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA HAUTE NEIGE

Extrait de la publication

ŒUVRES DE NOEL VINDRY

nrf

LA MAISON QUI TUE
LE LOUP DU GRAND ABOY
LA FUITE DES MORTS
LE PIÈGE AUX DIAMANTS
LE FANTÔME DE MIDI
LA BÊTE HURLANTE
L'ARMOIRE AUX POISONS
LE COLLIER DE SANG
LE CRI DES MOUETTES
LE DOUBLE ALIBI
LE CANJUERS
MASQUES NOIRS
LA CORDÉE
A TRAVERS LES MURAILLES
LES VERRES NOIRS
LA HAUTE NEIGE

Extrait de la publication

NOËL VINDRY

LA HAUTE NEIGE

roman

GALLIMARD

12e édition

Extrait de la publication

L'Édition originale *de cet ouvrage a été tirée à* trente *exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma Navarre, dont : vingt exemplaires numérotés de* 1 *à* 20 *et dix exemplaires hors commerce numérotés de* 21 *à* 30.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1939.

CHAPITRE PREMIER

Pierrette ôta ses lunettes jaunes, qui l'enlaidissaient, mais alors elle fut obligée de baisser ses yeux que justement elle voulait montrer : la pente neigeuse qui montait en face, bien qu'exposée en plein Nord et seulement frôlée du soleil qui ne dépassait guère les crêtes, éblouissait plus que la mer en été; il fallait cligner des yeux pour garder la tête droite, et cela crée à la longue de petites rides au coin des paupières. Elle essaya de tourner sa chaise, mais contre le mur blanc du bar la réverbération était encore plus pénible; et puis c'était triste, elle ne voyait plus l'arrivée des skieurs; bien qu'elle les regardât distraitement, le spectacle l'occupait.

Il y avait les débutants, — les jambes écartées en chasse-neige, le regard plein d'angoisse fixé sur les tables de la terrasse, — se demandant s'ils parviendraient à s'arrêter avant l'obstacle, ou s'il valait mieux, même devant tout le monde, se laisser tomber; et ils ne voyaient rien d'autre que ces tables, pas même Pierrette qui y était assise. D'autres arrivaient plus vite, et leurs visages se crispaient d'inquiétude avant le dérapage du christiania qu'ils ne possédaient pas encore très bien; s'ils réussissaient, ils restaient quelques secondes immobiles, pour jouir de leur triomphe; s'ils tom-

Extrait de la publication

baient, ils se relevaient très vite et partaient sans regarder personne. Les femmes criaient « zut! » en cas d'échec, pour bien montrer que leurs chutes étaient rares et imprévisibles.

Pierrette, qui avait dépassé ce stade ingrat et se classait déjà parmi les bonnes skieuses, éprouvait une petite joie à voir les fautes qu'elle ne commettait plus; et quand arrivait très vite un moniteur qui s'arrêtait dans une démonstration parfaite et négligemment soulignée, elle souriait au style qu'elle pensait bientôt atteindre. Car un des privilèges de ce sport est de faire oublier la lenteur des débuts et de présenter toujours comme extrêmement proche le moment de la maîtrise.

Peu à peu, la tiédeur l'assoupissait. A l'ombre, il gelait encore; mais en plein soleil, et bien que les tables fussent posées sur la neige, on avait chaud, presque trop chaud, et l'on hésitait pourtant à ôter son chandail à cause des souffles froids qui passaient de temps à autre. Aux approches de midi, la terrasse se garnissait davantage; Pierrette maintenant sentait sur elle des regards plus nombreux et feignait avec plus de soin de ne pas s'en apercevoir; elle sut, comme distraitement, tirer un petit miroir d'un nécessaire de poche, et vérifier avec minutie, sans avoir l'air d'y penser, l'éclat de ses yeux bleus dans le hâle de la peau, l'absence de tout reflet fâcheux sur son nez court et droit, et le désordre très précis de ses cheveux presque naturellement blonds, où seule une mèche rebelle eut besoin d'un coup de doigt rapide et négligent. Mais comme elle remettait le miroir en place, son mouvement s'arrêta, elle eut vaguement conscience que chacun

autour d'elle s'immobilisait et qu'elle était oubliée.

D'un couloir de la forêt, un skieur avait surgi, et du premier regard on avait reconnu un maître. Pas seulement à la vitesse, mal perceptible encore à cette distance, et de face; plutôt à l'attitude, à cette position paradoxale du grand skieur, à la fois rigide et souple, élégante et brutale, où le corps semble précéder les skis, donne l'impression, non d'une chute en avant, mais d'un envol. Quelqu'un prononça : « C'est Erik Aleak... » mais la fin du nom se perdit. En vingt secondes il fut tout près : alors seulement on connut sa vitesse, on put croire qu'il allait s'écraser contre les tables; mais au même instant il fut en travers de la pente, immobilisé presque sans dérapage. Il avait aussitôt porté la main à son poignet gauche, pour arrêter le chronomètre; il constata son « temps », se pencha pour ôter ses skis, puis, les portant sur l'épaule, commença de descendre vers le chemin. Il ne regardait pas la terrasse, où chacun le suivait des yeux.

— Bonjour! cria Pierrette.

Il tourna la tête, eut un sourire bref et allait sans doute continuer sa route. Mais déjà Pierrette avait poussé sa chaise, comme pour dégager une place à sa table, et ce geste était une invitation. Il alla poser ses skis au râtelier, contre le mur du bar, revint vers elle, lui serra la main et s'assit.

— Combien? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas tout de suite. Maintenant, il se laissait dominer par sa fatigue; le buste s'affaissait un peu, les traits du visage se creusaient, et l'on voyait qu'il était à bout de souffle, on devinait son effort pour respirer lentement.

Extrait de la publication

— Combien? répéta Pierrette avec un sourire gai.

— Deux quarante-huit, murmura-t-il, et sa voix sifflait un peu.

— Oh! c'est magnifique!

— Non.

Pour elle, qui dans ses meilleurs jours dépassait un peu les six minutes et avait alors l'impression de risquer sa vie, ces deux minutes quarante-huit secondes pour la descente de la piste Olympique représentaient un résultat admirable. Néanmoins elle n'osa pas protester, tant ce « non » avait été prononcé de façon définitive, tant il était dégagé de toute fausse modestie.

— Évidemment, pour vous... murmura-t-elle.

Mais il n'écoutait plus. D'un regard distrait, il suivait la cabine du téléphérique qui venait de quitter la station, à leur droite, et qui glissait silencieusement sur son câble. Pierrette tourna la tête dans le même sens; assise à gauche de son compagnon elle pouvait ainsi l'observer, de coin, en tournant un peu les yeux. Il lui plaisait davantage maintenant qu'elle connaissait son nom, ou du moins assez de son nom pour savoir de qui il s'agissait. « Erik Aleak... », avait-on prononcé quand il arrivait; les autres syllabes, de consonance nordique et compliquée, elles les avait lues dans les revues de ski, dans les pages sportives des journaux, et pourrait les retrouver.

« Un des plus grands skieurs du moment »; « la vedette probable des prochains championnats »; « la révélation de l'année »; de son voisin, elle ne savait rien d'autre. Elle l'avait rencontré pour la première

Extrait de la publication

fois, l'avant-veille, dans le téléphérique, lui avait parlé du temps, de l'état de la neige... il avait répondu de façon aimable mais brève; elle ignorait alors à qui elle s'adressait, et n'avait pas cherché à prolonger cette conversation de hasard. Pourtant ces relations si vagues lui avaient paru suffisantes pour appeler Erik, quand il avait passé près d'elle, tout à l'heure; elle rêvait depuis longtemps de connaître un champion. Elle n'avait pas eu tort d'oser, puisqu'il était venu s'asseoir là; il s'agissait maintenant de lui paraître intéressante, de lui dire ce qu'il désirait entendre, mais ce n'était pas aisé à deviner.

De quel pays exactement était-il? Elle se le rappelait confusément; Finlande? Suède? Norvège? Il était délicat de le lui demander. Le visage, d'expression douce, pourtant l'intimidait un peu par la dureté des traits : le nez busqué, les lèvres minces, le menton accentué et pointu; il fallait sans doute parler sérieusement; mais rien n'est plus difficile avec un inconnu.

D'autant plus difficile pour Pierrette qu'il paraissait l'avoir complètement oubliée. Son regard suivait toujours la cabine, qui avait franchi maintenant la zône boisée et approchait du grand champ de neige de la station supérieure. Au delà, la montagne s'élevait encore, beaucoup plus haut; mais on n'avait pas prolongé la ligne, peut-être à cause de la dépense, peut-être parce qu'on abordait là des terrains difficiles, des glaciers dangereux, et que les accidents mortels nuisent à une station. C'était ces sommets que regardait maintenant Erik; elle essaya de l'imiter mais l'éclat de la neige lui fit baisser la tête; elle s'étonna que sans lunettes il pût garder ainsi les

yeux grands ouverts, sans trace de malaise, sans clignement. Elle fut sur le point de l'en féliciter, mais sentit que ce ne serait pas un heureux début.

Dix minutes s'étaient écoulées et il n'avait plus prononcé une parole. Il semblait très loin, du bar et de Pierrette, et tressaillit légèrement quand le garçon vint prendre sa commande; il le regarda un instant sans comprendre, puis, d'une voix encore un peu distraite et avec un sourire qui éclaira son visage :

— Comme le monsieur derrière moi, dit-il.

— Il n'y a plus personne derrière vous, monsieur.

La terrasse en effet commençait à se vider, c'était l'heure du déjeuner dans les hôtels.

— Diable... Alors, comme madame. Qu'est-ce que vous buvez, au juste?

— Vous revenez un peu parmi nous, dit-elle en riant.

— Excusez-moi, j'étais fatigué.

— C'est qu'aussi, une descente en... combien avez-vous dit?

— Deux quarante-huit trois cinquièmes.

— C'est formidable! vous êtes sûr de gagner! le record officiel de la piste est de deux minutes cinquante-trois.

— Oui, mais toutes les vitesses ont augmenté depuis l'an dernier; pour éliminer l'élément de hasard, il me faudrait encore trois secondes de marge au moins.

— Pourquoi l'éliminer? C'est amusant qu'il reste un peu de chance, dans une course.

— On ne court pas pour s'amuser, madame. Et puis, je n'aime pas le hasard.

Extrait de la publication

Il parlait très simplement, mais avec sérieux, ce qui gênait beaucoup Pierrette; en riant, on peut dire n'importe quoi, cela a toujours l'air spirituel; mais ce ton-là, elle le sentait, lui allait aussi mal que certains chapeaux trop larges, elle craignait de ne pas paraître à son avantage.

On avait apporté un verre. Il but une demi-gorgée, le reposa; elle avait remarqué sa main longue et forte, où la finesse des doigts surprenait; « une main d'artiste », pensa-t-elle, car elle aimait ces simplifications psychologiques. Et ce détail aviva sa curiosité; qui était-il, en dehors du ski?

— Vous parlez admirablement le français, dit-elle, pour l'engager sur la voie des confidences, et sans même remarquer, dans sa hâte de savoir, qu'elle changeait un peu brusquement le sujet de l'entretien.

— J'ai beaucoup vécu en France.

— Vous êtes étudiant, peut-être?

— Je l'ai été.

— Comme ça doit être intéressant!

— Voux croyez qu'il existe des choses si passionnantes à apprendre?

Elle ne put distinguer s'il était ironique ou sérieux; il avait eu un sourire, mais très bref, à peine une crispation des lèvres. Elle hésita à répliquer, s'irrita de cette hésitation, et plus encore de s'apercevoir bientôt qu'il n'attendait pas de réponse et ne s'apercevait même pas de son silence. Brusquement il lui déplut, et elle l'aurait aussitôt quitté si elle n'avait été retenue par la crainte de passer pour sotte : elle n'avait pas réussi encore à l'intéresser, elle ne voulait pas partir sur une défaite.

— C'est vrai, dit-elle, il vaut mieux être champion de ski. Comme ça doit être passionnant, de courir!

— Cela donne au moins un but immédiat, et c'est déjà énorme. Beaucoup n'en ont pas tant.

Pierrette n'aimait pas les propos pessimistes; tout en elle les repoussait; elle préférait les phrases qui s'accueillent aisément et se dissolvent en vous sans laisser de trace, comme les airs de jazz : juste ce qu'il faut pour vaincre le silence, ainsi qu'on aère une pièce sans aller jusqu'au froid. Pour se débarrasser des mots qui l'ennuyaient, elle s'en prenait toujours à leur auteur, sachant par expérience qu'il est plus facile d'écarter un homme qu'une idée. Elle disait volontiers : « C'est un fou », ou « C'est un aigri » quand il s'agissait d'un pauvre; cette fois elle choisit une autre formule et décida qu'Erik « cherchait à épater les gens ». Afin de lui montrer qu'elle n'était pas dupe :

— Allons, ne prenez pas cet air dédaigneux, dit-elle. Vous avez une existence magnifique.

— Oui, c'est vrai... Et vous ne trouvez pas étrange qu'une vie soit magnifique parce qu'on la risque... et pour gagner trois secondes. Et qu'elle perde tout sens si la peur vous empêche de les gagner? Vous ne trouvez pas que c'est extraordinaire, une vie qui n'a pas d'autre sens que d'être risquée?

— Oui, peut-être... Par bonheur, il y a d'autres façons de vivre!

— Évidemment. La plus simple est de mourir tout de suite. (Et devant son geste d'effroi) : Je veux dire moralement. Ne plus chercher de but.

Extrait de la publication

Il y a autour de nous des quantités de gens qui sont morts et qui ne le savent pas.

— Ne parlez pas de la mort! s'écria-t-elle nerveusement; elle me fait peur!

— A moi aussi. On la cherche et on la craint; c'est là qu'est le non-sens, la contradiction diabolique.

— Je ne vous comprends pas bien...

— C'est que je m'exprime mal, fit-il sur un ton brusquement détendu, avec un sourire et une courtoisie d'homme du monde, qu'elle considéra comme un hommage.

— Oui, ce n'est pas très clair, s'écria-t-elle gaîment, heureuse de se sentir libérée, et fière qu'il eût enfin l'air de penser à elle.

— Excusez-moi.

— Pourtant, en général, vous parlez très bien; presque sans accent, même. Dans quelle région de France avez-vous vécu?

— Un peu partout. J'ai visité...

Et ils causèrent de leurs voyages. C'était elle surtout qui parlait, d'une voix légère, aux inflexions multiples et chantantes, qui soulignaient la satisfaction qu'elle éprouvait d'elle-même.

A quelque distance de leur table, deux hommes venaient de s'asseoir. L'un était un moniteur, on le reconnaissait au teint très hâlé, aux yeux un peu décolorés, à la peau sèche et comme collée sur l'ossature : aucun amateur ne passe assez d'heures sur la neige pour accentuer ainsi ces caractères.

Non moins visiblement, le compagnon de Louis Martinet était un élève, et sur qui l'on ne pouvait

Extrait de la publication

fonder que peu d'espoir. D'âge mûr, un peu gros, sanguin, il semblait tout à la béatitude d'en avoir fini pour la journée avec les dures épreuves de la leçon et de n'avoir plus en perspective que les alcools et le dancing. Pour l'instant, son regard s'appesantissait sur Pierrette, qu'il voyait de profil; Erik lui tournait le dos, mais un mouvement lui permit d'apercevoir le visage. Il se pencha vers son professeur :

— Le grand type costaud, là-bas, est-ce que ce n'est pas le fameux Alik... Olok... Elak... Comment dit-on?

— Oui, c'est Erik. On ne l'appelle pas autrement, on risquerait de faire un nœud à sa langue.

— Il s'entraîne pour la course du trois mars?

— Il doit la gagner; et aussi le championnat du monde, la semaine d'après.

— Les deux, vous croyez?

— Dame, c'est la même participation, tous les grands as seront ici, sauf Allais, qui ne court plus, dit-on; alors, si Erik gagne le trois mars, il n'y a pas de raison... Surtout que pour le championnat, là-bas, il connaît la piste par cœur, et qu'elle lui plaît encore mieux que celle-ci.

— Il est vraiment bon?

— Ah ça oui, il est bon, prononça Martinet avec une conviction profonde.

— Vraiment bon? insista l'autre.

— Voyez-vous, M. Rivel, je pense, et je ne suis pas le seul, qu'Émile Allais est actuellement le meilleur skieur du monde. Mais si on affirmait qu'il y en a un autre de sa taille, je n'hésiterais pas, je dirais tout de suite : C'est Erik.

Extrait de la publication

— Vous croyez qu'il le vaut?

— C'est difficile de comparer. La force d'Allais, c'est sa souplesse, et son christiania. Mais Erik a un pas tournant fantastique, il arrive à prendre presque tout avec ça. C'est ahurissant à regarder. Vous l'avez vu descendre? hein? c'est du style!

— Oui; je dois même reconnaître qu'il m'a fait plus d'impression qu'Allais.

Martinet sourit avec un peu de condescendance :

— Ça, ça ne veut rien dire.

— Il est vrai que je n'y connais pas grand'chose.

— Ce n'est pas seulement ça. Justement, ce qu'il y a d'extraordinaire avec Allais, c'est qu'il a toujours l'air de faire des choses très simples, même quand ce sont des tours de force. Erik est plus tendu, alors naturellement, pour le spectateur...

Martinet n'avait pas terminé sa phrase, et il avait pris un air soucieux, comme s'il venait d'énoncer, sans l'avoir prévu, une chose grave.

— Mais, enfin, demanda M. Rivel, pourquoi parle-t-on tant d'Erik? Il n'a jamais gagné de course importante, l'année dernière?

— Il n'a même jamais couru hors de chez lui; mais nous, on n'a pas besoin de ça pour le juger. Il suffit de le voir; et de le chronométrer dans le grand schuss sous le téléphérique.

— Évidemment. Mais pourquoi n'a-t-il jamais couru?

Martinet, qui pressentait maintenant à quelle question allait aboutir cette enquête, ne répondit pas.

— Il a vingt-cinq ans, insista M. Rivel. C'est tard pour commencer.

Extrait de la publication

— Il ne se jugeait pas encore prêt, fit Martinet avec une nervosité qui surprenait chez lui. Il veut la perfection.

M. Rivel se pencha, et d'un ton de confidence :

— On m'a dit autre chose...

— Quoi?

— Qu'il aurait la frousse...

— C'est facile aux gens de parler, s'écria Martinet avec une irritation soudaine. Je voudrais bien les voir, ceux qui parlent, je voudrais les voir entrer à quatre-vingts à l'heure dans le premier couloir de l'Olympique. On verrait s'ils rigolent et s'ils prennent une gueule pour le cinéma.

— Oh! je ne lui reproche rien, protesta M. Rivel, conciliant. Moi-même, je sais trop ce que c'est! Dans ce maudit stem-bogen, quand on se trouve face à la pente...

— Oui, vous avez la frousse, concéda Martinet, encore un peu bourru. Mais vous ne pouvez pas vous rendre compte...

— Évidemment, il n'y a pas le même danger.

— Il n'y en a même point du tout, pour vous. Alors, vous comprenez, ça n'a aucun rapport. Mais Erik, je fais de la montagne avec lui, tous les étés, de la vraie. Je peux vous assurer qu'il est courageux; et un guide qui me dirait le contraire, je lui casserais la gueule.

S'apercevant de la violence de ses paroles, il ajouta aussitôt, pour ne pas fâcher son client :

— Vous, naturellement, ça n'a pas d'importance.

— Oui... grogna l'autre, cherchant à ne pas prendre l'air vexé.

— Alors, conclut Martinet, demain à la même

Extrait de la publication

ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES

Janvier-Juin 1948

GABRIEL D'AURARÈDE
L'Oncle Fred n'est plus jeune

MARCEL AYMÉ
Uranus

BÉATRIX BECK
Barny

JOSEPH BREITBACH
Le Liftier amoureux

ANDRÉ CHAMSON
L'Homme qui marchait devant moi

RENÉ-JEAN CLOT
Le Noir de la Vigne

MARIE-ANNE COMNÈNE
Gaïa, jeune fille grecque

JEAN GIONO
Un Roi sans divertissement

PIERRE LAFUE
Patrice ou L'Été du Siècle - IV : Fumées sur la Ville

ANDRÉ MALRAUX
Les Noyers de l'Altenburg

HENRI POURRAT
Le Trésor des Contes, I

ANDRÉ MAUROIS
Les Mondes impossibles
(Le Peseur d'Ames - La Machine à lire les Pensées - Voyage au Pays des Articoles - Patapouf et Filifers - Le Pays des 36.000 Volontés)

LOUIS ROGER
Nos Fils les Gaulois

SIMENON
Le Bilan Malétras

JEAN-MICHEL SUE
La Marie des Anges

LOUISE DE VILMORIN
Le Retour d'Erica

●

TRADUCTIONS

ARTURO BAREA
La Forge

ANN BRIDGE
Printemps d'Illyrie

ERSKINE CALDWELL
Terre tragique

JAMES JOYCE
Stephen le Héros

WILLIAM MAXWELL
La Feuille repliée

GEORGE SANTAYANA
Le dernier Puritain

JOHN STEINBECK
Rue de la Sardine
Les Pâturages du Ciel

ELIO VITTORINI
Conversation en Sicile

WILLIAM VAN TILBURG CLARK
Le Drame d'Ox-Bow

○

SÉRIE NOIRE

Collection dirigée par Marcel Duhamel

RAYMOND CHANDLER
La Dame du Lac

PETER CHEYNEY
Vous pigez ?

Extrait de la publication